

Bureau météorologique

Washington, 3 janvier.—Indications pour la Louisiane—Temp modérant; vents frais du sud-est.

Une excellente élection.

C'est avec plaisir que nous annonçons une nouvelle qui sera, à coup sûr, bien accueillie de tous nos lecteurs, et qui fait beaucoup d'honneur au bon sens, à la droiture de nos administrateurs de ville. Hier soir, le conseil municipal a élu à l'unanimité M. Geo. H. Gray (jeune) record de la cour du deuxième district, en remplacement de l'Hon. Bezo, décédé récemment.

Certes, on ne pouvait faire un meilleur choix au triple point de vue de l'intelligence, de l'activité et, surtout, de la probité. Et ce que nous nous plaions à relever, c'est que M. Grandjean vient d'être élu à l'unanimité. Pas une seule voix ne s'est élevée contre sa nomination—ce qui prouve la haute estime dont il est l'objet, non seulement dans notre population, mais aussi et surtout, dans notre monde officiel.

Inspection des hôpitaux espagnols.

Washington, 3 janvier.—Le chirurgien général Sternberg est parti aujourd'hui pour la Havane et les points voisins où, durant un séjour de deux semaines, il examinera les facilités d'établissement d'hôpitaux militaires; désignera les hôpitaux espagnols dont nous hériterons qui pourront être affectés au service des troupes américaines et indiquera les améliorations nécessaires.

En se rendant à la Havane le chirurgien général Sternberg s'arrêtera à Savannah, où il inspectera le nouvel hôpital et le dépôt des substances.

Le grand duo Vladimirivitch à New York.

New York, 3 janvier.—Le grand duo Cyrille Vladimirivitch de Russie, qui est en route de Chine à St-Petersbourg par voie des Etats-Unis, a été reçu aujourd'hui par la colonie russe de New York. Le grand duo a reçu les représentants de la presse dans le grand salon de l'hôtel Waldorf-Astoria.

La crise ministérielle espagnole.

Madrid, Espagne, 3 janvier.—On pense que Senor Sagasta soumettra samedi prochain la question de confiance dans le cabinet à la reine régente.

LE NID.

—Ohé! ohé! fit Mme Alcide Guittard, qui, malgré son obésité, s'était hissée sur un tas de pierres pour fixer du regard sur les arbres.

—Ohé! ohé! répéta M. Florimond Joubin, les yeux écarlates, également penché sous la feuillée.

Puis, M. Guittard, qui portait le panier aux provisions, et Mme Joubin, chargée d'une brassée de fleurs, prononcèrent, tour à tour, de toute la force de leurs poumons, celle-ci d'une voix fûtée, et l'autre d'une basse-taille sonore:

—Benjamine, où es-tu?
—Où es-tu, Paul?

Aucune réponse.
Dans le silence de la forêt, il n'y avait de perceptible que le bruissement des hautes branches frissonnant sous la brise. Un merle qui sifflait près de la tête à l'heure se tint subitement et d'autres oiseaux s'enfuyèrent. On n'entendait au loin que le sourd bouillonnement d'un train de chemin de fer filant vers Paris.

Alors, M. Bordereau, un honorable fonctionnaire, se faisant un porte-voix des deux mains et en faisant sa poitrine sous son gilet blanc constellé de broches, jeta un "Hop, là-bas" formidable, que répétaient les échos.

Mais les échos ne redirent rien d'autre.

Paul et Benjamine n'émergèrent point de l'horizon et ne donnèrent pas signe de vie.

—Grands dieux! où étaient-ils?

Quelques instants auparavant ils marchaient côte à côte près des parents, jasant ensemble comme autrefois lorsqu'ils étaient enfants.

Même, à les voir si graves, presque recueillis, insensibles en apparence à la poésie de la Nature en cette belle matinée de printemps, on eût dit de deux amoureux égoïstes que nul objet extérieur ne touchait et qui voyaient au pays bleu, laissant les vulgaires mortels s'agiter pédestrement sur la terre.

C'est du moins, la remarque qu'avaient faite simultanément Mme Joubin et Mme Guittard en se signant de l'œil avec un double sourire approbateur.

Mais observa cette dernière, il y a peut-être longtemps qu'ils ont disparu sans qu'on y ait pris garde!...

De fait, durant une halte, on avait écouté sous un chêne, une interminable histoire de cet étourdi bavard de Bordereau; pendant ce temps-là, les jeunes gens avaient dû gagner de l'avance, sans se douter peut-être qu'ils n'étaient point suivis, et il se pouvait très bien qu'ils fussent maintenant hors de portée de la voix.

Ces dames s'inquiétaient, Mme Guittard devenue très rouge, tandis que Mme Joubin palissait.

On réitéra plusieurs fois l'appel, de nouveau, l'honorable fonctionnaire lança son "Hop, là-bas" pareil à un rugissement de fauve.

Rien.

C'était le lundi de la Pentecôte.

Ce jour-là, à Joigny, tout le pays se rend en pèlerinage dans la forêt d'Othe pour cueillir le muguet. A plusieurs on frète une carriole qui emportera les victuailles, car il est de tradition, après la cueillette, de dîner sur l'herbe. Des marchands de galette s'installent dans les

clairières; dans les sentiers, à la lisière des routes, coulent à flots le Saint-Jacques et le Mirgraine. Après le repas, s'improvisent des bals, au son de la clarinette et du trombone. Le bois, jusqu'en ses profondeurs, s'empli de rires et de joyeux frissons. Et, à la tombée de la nuit, on regagne la ville en chantant.

Les Guittard et les Joubin, accompagnés de M. Bordereau, étaient partis à cinq heures du matin, pour éviter les ardeurs du soleil.

Ce n'était pas pour leur plaisir particulier qu'ils avaient entrepris cette excursion au travers des ronces et des épines. Anciens commerçants retirés au pays natal, ayant pignon au bord de l'Yonne, dont la nappe grasse s'élèvait à leur idéal champêtre, ils eussent préféré demeurer au logis et, en bons voisins, manger une friandise en commun, puisque c'était fête, plutôt que de s'aventurer sous les branches qui égratignent et déçoiffent. Mais il fallait bien se sacrifier pour les enfants, et la perspective d'une promenade dans les bois avait causé à ceux-ci une telle joie qu'il eût été cruel de leur résister.

De reste, les jeunes gens avaient besoin de s'emparer les poumons d'air pur.

Paul, fils de Florimond, arrivait de Lyon, où on l'avait envoyé se "dérosser" pendant trois années consécutives chez son oncle, fabricant de soieries, qui devait un jour l'associer à son industrie; d'autre part, Benjamine, la fille d'Alcide, une grande demoiselle de dix-huit ans, sortait à peine du pensionnat, les yeux encore pâles à force de l'avoir emmagasiné de la science dans sa jolie tête.

Ces dames avaient d'ailleurs leur idée en s'exposant aux rayons coisants du soleil. Elles caressaient des long-temps le projet d'unir Benjamine et Paul.

Plus jeunes, et jusqu'à un départ de Lyon, par leur sympathie mutuelle, les enfants avaient donné aux mères l'espoir que ce rêve se réaliserait. Mais trois ans s'étaient écoulés depuis lors. Quels changements la séparation avait-elle apportés dans l'esprit de l'un et de l'autre? Hélas! l'homme, en se retrouvant face à face, grandis tous deux, raisonnables maintenant, ils avaient éprouvé du plaisir à se revoir; cependant, le secret de leur cœur ne s'était point trahi. Leurs sentiments respectifs allaient-ils jusqu'à l'amour, ou se bornaient-ils à la simple amitié?

Mme Guittard et Mme Joubin n'avaient pu jusqu'à présent cerner ce mystère, et elles étaient fort perplexes.

Elles comptaient que la cueillette du muguet déchirerait les voiles.

Ansai, dès que la petite caravane eût franchi la porte de la ville, lorsqu'elle commença à graver la cote au sommet de laquelle se déployait la forêt, Mme Joubin, sur un signe de son amie interpellée-elle son fils, qui s'épongeait le front à la droite de son père:

—Paul, offre donc ton bras à Benjamine!

—Mais oui, mes enfants, donnez-vous le bras! appuya Mme Guittard.

Et elle ajouta en prenant à témoin son mari:

—Ah! de notre temps, les jeunes gens étaient plus galants... n'est-ce pas, Alcide?

Accablé par la chaleur, Guittard répondit d'un geste de mauvaise humeur.

Maintenant, bras-dessus, bras-sous, Paul et Benjamine s'avançaient lentement vers la hau-

teur. Ils se taisaient, timides, embarrassés de leur contenance. Bientôt, pourtant, comme si la glace se fut rompue, leurs langues se délièrent, et, même, devenant, peu à peu, plus familiers, ils se livrèrent à des conversations, soit à s'attarder derrière eux, de façon à cacher à ceux-ci le sujet de leur entretien.

Mme Guittard, qui voyait clair dans leur jeu, donnait du conde à Mme Joubin, qui répondait du tac au tac avec un sourire de satisfaction.

Puis, tout-à-coup, Paul et Benjamine s'étaient éclipseés.

III

Aussi, c'était la faute de Bordereau, de ce maudit Bordereau! On l'accablait de reproches et de sarcasmes; chacun lui dit son fait. Il fut invité à garder d'ordinaire ses boniments pour d'autres, ou refusa de troubler le repos des familles. On le renvoya à ses papiers.

Confus et désorienté, M. Bordereau balbutia des excuses, qui ne furent point admises.

Il s'agissait bien d'excuses! On était en ce pauvre enfant! Pourvu qu'il ne leur fût pas arrivé malheur!

A chaque instant, dans cette forêt, on écotait des précipices dissimulés sous la verdure: s'ils étaient tombés dans l'un d'eux? En outre, le journal de la localité, dans son dernier numéro, signalait le passage dans le bois, justement dans ces parages, d'une bande de sangliers, père, mère et marçassins, qui ravageaient tout. Ces animaux, tapés dans quelque massif, humant l'odeur de la chair fraîche, n'avaient-ils pu se jeter sur Paul et Benjamine?

Ces dames voyaient déjà Benjamine et Paul dans la gueule des sangliers, lorsque M. Bordereau, campé sur ses jarrets s'écria d'un ton tragique:

—Je ne rentrerai pas avant de les avoir retrouvés, morts ou vivs... je le jure!

L'éclatant comme une flèche, et ses "Hop, là-bas!" retentirent sous la futaie.

IV

Laissant là le panier aux provisions, père et mère se mirent en quête de leur côté dans des directions diverses.

La battue dura depuis un quart d'heure.

Guittard et Joubin, à droite, avaient disparu derrière un rideau de sapins, et les deux femmes, à gauche, se désolaient en trébuchant contre des racines, quand celles-ci aperçurent, perché sur une haute branche, l'honorable fonctionnaire qui gesticholait avec force.

Etait-ce un appel? avait-il découvert les fugitifs?

Elles se précipitèrent.

Mais, comme elles approchaient, Bordereau, redescendu sur le sol, les invita à marcher avec précaution; et il disait, en riant, avec une sourdine dans la voix:

—Ne les troublons pas... Ah! le joli spectacle! le gracieux tableau!...

Un tableau! un spectacle?... qu'était-ce à dire?

M. Bordereau s'éleva devant ces dames au bord d'un large fossé où pendaient une multitude de fleurs et de longues herbes au-dessus d'un ruisseau qui gazouillait au fond.

A mi-profondeur, Paul et Benjamine étaient assis sur la mousse. Celui-ci entourait d'un bras tendre la taille de celle-ci, et la main de la jeune fille s'abandonnait à la douce pression de celle du jeune homme. Et tous deux, muets d'émotion, contemplaient

à leurs pieds un nid de Hotos posé entre trois tiges d'une boucoue de noisetier, poussée là par hasard.

Mme Guittard et Mme Joubin retournèrent leur souffle.

Paul et Benjamine n'avaient rien entendu.

Les petits Hotos, encore rouges tendaient un bec désespéré vers leur mère, qui voletait ça et là, en jetant des cris effarés. Résolue à défendre sa nichée, elle hésitait pourtant à s'aventurer trop près du noisetier, appelant au secours de toutes ses forces. Oserait-elle enfin? Serait-elle braver? Elle osa, fondit brusquement sur son nid, qu'elle couvrit de ses ailes.

En même temps, et comme par un instinct irrépressible, les têtes des deux jeunes gens se rapprochèrent, et Paul mit un long baiser sur le front de Benjamine.

M. Bordereau s'exclama: —Fiancés!... ils sont fiancés!

Ces dames se posèrent la question de savoir si elles feraient semblant de se fâcher.

Bast! à quoi bon?
Et comme Joubin et Guittard accouraient ravis de voir, elles s'écrièrent d'une seule voix: —D'un mois, nous marions les enfants!

Mgr Meerchaert.

Mgr Meerchaert, l'excellent évêque du Territoire indien, est en ce moment à la Nouvelle-Orléans; il est l'hôte de Mgr l'archevêque Chappelle, depuis samedi. Nous apprenons qu'il doit, vendredi prochain, à 7 heures du matin, chanter une messe à l'église Ste-Anne, rue St-Philippe, 1923, pour le repos de l'âme de feu le très regretté archevêque Janssens. Tous les Catholiques savent que Mgr Meerchaert et Mgr Janssens étaient deux amis ardents et dévoués.

Comment les fourmis se reconnaissent.

Les fourmis, on le sait, se reconnaissent très bien entre elles. Quand une fourmi s'introduit dans une colombie qu'il n'est pas la sienne, elle y est presque aussitôt mise à mort.

Un naturaliste allemand, M. Albrecht Bethé, a recherché par quel sens pouvait s'exercer une reconnaissance aussi subtile, et il a trouvé que c'était une question d'odeur.

Déjà, M. Cook avait observé que, si elle fut fourmi touchait à l'eau, elle était infailliblement attaquée par ses sœurs à son retour au logis, et il avait conclu que le lavage faisait perdre aux fourmis une propriété spéciale, qui leur permettait de se reconnaître. Puis M. Forel avait confirmé cette hypothèse en montrant qu'on peut mettre en présence des fourmis de nids différents, à condition de leur avoir, au préalable, coupé les antennes, qui sont des organes olfactifs.

Ajoutant à ces considérations une nouvelle preuve, M. Bethé écrase quelques fourmis, et avec le suc, ainsi obtenu, il badigeonne une fourmi qu'il introduit dans une fourmière étrangère. Si la fourmi est parfumée avec le suc des fourmis de ce nid, elle est accueillie; dans le cas contraire, elle est attaquée aussitôt. Une fourmi, lavée à l'alcool à 30°, puis remise dans son nid, est de même attaquée comme étrangère. Mise à l'écart vingt-quatre heures avant d'être réintégrée, elle est, au contraire, bien reçue après ce temps, suffisant pour la réparation de son odeur familiale.

Il semble donc bien vraisemblable que, dans le phénomène curieux de la reconnaissance, c'est l'odeur et l'odorat qui sont en jeu.

La situation à Iloilo.

Washington, 3 janvier.—Le général Otis, commandant à Manille, a télégraphié au département de la guerre, que le général Miller était, selon lui, maître de la situation à Iloilo. Le Président ne veut pas exciter les insurgés. Il est bon que l'on évite toute collision entre les troupes américaines et les insurgés. Connaissant les intentions du Président, le Gén. Miller est décidé à s'y conformer et à ne recourir à l'emploi de la force qu'en cas de nécessité absolue.

Les officiers savent maintenant que les troubles qui ont eu lieu à Iloilo, ont été fomentés par le colonel espagnol qui était le plus ancien officier de l'armée, dans le groupe des Philippines.

Le général Otis déclare que, bien que 800 espagnols soient entourés de forces insurgées bien supérieures à Iloilo, ils ne sont réellement pas en danger. Ils ont toujours répondu à la fois et leur ont été beaucoup de moude.

D'ailleurs ils savent que les Etats Unis se sont engagés à les rapatrier—ce qui suppose qu'ils soient tout d'abord les dégager des ennemis qui les entourent.

Un fait qu'il est bon de relever, c'est que le prétendu parlement philippin va se rassembler à Malolos, jeudi prochain. Or, on sait que Aguinaldo a perdu la confiance d'une grande partie du pays et qu'il n'a plus peur lui la majorité.

Une pareille situation permettrait probablement aux Américains d'instaurer sans beaucoup de peine un gouvernement provisoire convenable.

L'amiral Dewey a annoncé qu'il allait établir, à Cavite, un hôpital dont il n'est plus possible de se passer, puisque les troupes américaines sont maintenant établies en permanence à Manille.

La permission d'établir cet hôpital a été envoyée à l'amiral, et la direction en a été confiée à l'inspecteur Remy C. Persons.

Duel ridicule.

Londres, 4 janvier.—Le correspondant du "Daily Mail" à Vienne écrit:

Le duel entre le baron Banffy et M. Horazeki a été ridicule. Les témoins avaient arrangé un duel à mort, au pistolet, à vingt pas.

Mais se trouvant en face de son adversaire M. Horazeki a été pris d'une telle agitation qu'il a perdu complètement son sang-froid.

Le baron Banffy n'était guère en meilleur état.

Chaque combattant a tiré quatre balles, mais si maladroitement qu'elles se sont logées dans le toit ou les murs de l'école d'équitation où le duel a eu lieu.

Les adversaires ont finalement quitté la bâtisse en se regardant d'un air menaçant.

La conférence anglo-américaine.

Ottawa, Canada, 3 janvier.—Lord Herschell, Sir Louis Davies et Sir Richard Cartwright sont partis aujourd'hui pour Washington, où la conférence Anglo-Américaine reprendra ses séances jeudi prochain.

M. Laurier, premier ministre du Canada, qui se trouve actuellement à Montréal, partira demain pour les Etats-Unis.

AMUSEMENTS.

St-Charles.

Le public continue à affluer au St Charles pour entendre et applaudir "The Silver King" remarquablement interprété par une troupe d'élite, ainsi que les variétés, de la vaudeville que la direction sait toujours mêler à la pièce principale.

Nous citerons entr'autres Eckert et Berg, un tenor et un soprano

qui ont tout à la fois de la voix et du talent. Baby Lund est aussi de la partie et ne fait que gager chaque soir en popularité. Enfin le biographe vient avec ses vues si intéressantes compléter la soirée.

Le semaine prochaine, la direction nous promet un grand drame: "Queen's Evidence". Quant à la partie des variétés ou vaudeville, elle sera de qualité supérieure. Le choix des engagements a été fait avec soin.

Il y aura, vendredi, une matinée spéciale pour les dames. Chacune des assistantes recevra un portrait de Baby Lund. La direction n'a rien épargné pour faire de cette représentation un véritable événement.

Académie de Musique.

VAUDEVILLE.

Les scènes détachées—chant, jeu et danses—tout ce qui constitue le vaudeville, gagne, chaque semaine, chaque soir même, en popularité. Hier et avant-hier, le théâtre du capitaine Hopkins avait attiré une foule enthousiaste qui promettait une superbe matinée pour aujourd'hui.

La semaine prochaine on entendra, à ce théâtre, le fameux orchestre militaire, composé de jeunes femmes, dont les ensembles sont devenus célèbres par leur brio et leur correction. En outre sous le nom des fameux acrobates d'Edy, les danses de Lorenzo et Allen, la harpiste et chanteuse qui a nom Ketty Wolf, et pour terminer, les prodiges accomplis dans l'air par Wm DeBoe.

Théâtre de l'Opéra Français.

Nous venons d'assister à une belle représentation de "Robert le Diable" de Robert M. Gauthier, dans le rôle de Robert; M. Bourmann, dans celui de Bertram et Mme Fierens dans celui d'Alicia. Impossible de rêver un meilleur trio à la Nouvelle-Orléans. En fait, au point de vue de l'ensemble, nous n'en avons jamais entendu un pareil dans la salle de la rue Bourbon. Quelle amplex, quelle richesse de voix chez Mme Fierens et chez M. Gauthier! Mme Fierens, surtout, a chanté d'une façon héroïque son grand air du premier acte. C'était superbe. Aussi, l'a-t-on très-chaudeusement applaudie.

Nous engageons vivement les amateurs, les connaisseurs à aller entendre la prochaine exécution de "Robert le Diable".

Demain, jeudi, première de Manon, le chef d'œuvre de Massenet, que l'on connaît peu à la Nouvelle-Orléans. Cet opéra n'a jamais été représenté que deux ou trois fois, croyons-nous, au théâtre de la rue Bourbon.

M. Richard chantera le rôle de Des Grieux, et Mme Bergès, celui de Manon.

Dimanche soir, une petite tentative nouvelle — Les Opétes Michu — pièce en trois actes, très amusante, et dont la musique est charmante.

C'est un des grands succès de Paris et de la province française.

Théâtre Crescent.

"Secret Service", l'œuvre de Wm Gilleton, attire toujours les amateurs au Crescent. La pièce est bien faite et surtout bien jouée par une excellente troupe d'élite.

Nous nous plaçons à citer M. Byron Douglas. Le succès de la pièce est assuré pour toute la semaine.

Tulane.

La direction de ce théâtre a été bien heureusement inspirée, quand elle a fait l'engagement des Lilliputiens; ces petits bonhommes ont, dès le premier soir, enlevé leur public et depuis lors, la salle se désemplit pas. C'est un spectacle vraiment féérique qu'ils donnent, sans compter que leurs premiers sujets, F. Eber, Adolf Zink, Misses Gormer, Jaggar et Lindner, ont une véritable valeur personnelle.

Les deux amis échangèrent une poignée de main et se séparèrent.

Brisefor reprit directement le chemin de la rue des Trois Pavés-Ronds.

Graffe fit un détour de façon à arriver par l'autre extrémité de la rue.

Il avait remis ses lunettes et repris son allure discrète.

Il remonta rapidement dans sa chambre, et revint se poster à la fenêtre.

Adèle Cheminats lisait toujours son journal.

En bas, Brisefor était déjà assis à la porte du Comptoir. De sa large main il tambourinait une marche sur le bois massif de la table.

Graffe, rassuré, alla ouvrir sa valise, en retira des provisions, du pain, du vin, et se mit à déjeuner, en continuant à observer ce qui se passait dans la rue.

Des ouvriers revenaient de leur travail; des gamins entraient de l'école; de loin en loin, une voiture ébranlait les pavés.

Un moment, l'inspecteur de police ralentit son travail de mastication. Un individu, vêtu de noir, s'avança près du Comptoir Continental; il était grand et portait une longue barbe brune. Il regardait les maisons du haut en bas, et jeta en longeant le Comptoir, un regard curieux du côté de Brisefor occupé à faire durer le plus longtemps possible un nouveau petit verre de li-

queur.

—Diable! pensa Graffe, voilà un partitionier qui joue singulièrement de l'œil. Braquons le télescope de notre observation sur sa longue personne.

Le passant examinait maintenant la façade du bureau de placement. Il avait tellement ralenti son allure qu'il semblait s'arrêter. Cependant, après une légère hésitation, il poursuivait son chemin.

Graffe, songeur, acheva lestement de déjeuner et alluma une cigarette.

Il avait à peine lancé vers le plafond quelques bouffées qu'il se rapprocha vivement de la fenêtre.

L'inconnu repassait, cette fois en sens inverse. Il regarda encore longuement les fenêtres du bureau de placement. Puis, prenant une résolution soudaine, il vint s'asseoir à la porte du Comptoir continental, près de Graffe. Se penchant vers l'intérieur, il appela le patron: —Pat!... Pat!...

Le cabaretier accourut. L'homme se fit servir une absinthe. Lentement, avec la sûreté de main d'un connaisseur, il fit tomber d'une carafe, goutte à goutte, un filet d'eau mince et régulier, qui traça des arabesques blanchâtres dans l'épaisse liqueur verte.

Brisefor, devant son petit verre toujours plein, regardait son voisin du coin de l'œil.

Le buveur d'absinthe, lui, n'avait d'yeux que pour sa précieuse mixture, et ne semblait pas s'apercevoir de la présence de l'ancien sous-officier.

Graffe était prodigieusement intéressé. . . .

Un pas cadencé de troupe en marche retentit dans la rue. Une corvée de soldats en bourgeois passait, conduite par un corporal.

Adèle se mit à son balcon. D'un même mouvement, à la porte du "Comptoir continental," les deux consommateurs avaient jeté un rapide regard vers la fenêtre de la domestique. Puis, chacun d'eux craignant d'éveiller l'attention de son voisin, s'efforçait de reprendre un air indifférent.

L'homme avait enfin siroté la dernière goutte de son absinthe. Il affila une seconde fois le patron, pays et fit mine de s'en aller. Mais, comme il arrivait devant le bureau de placement, il fit un brusque crochet et entra.

Graffe avait repoussé loin de lui sa chaise. Il se rapprocha de la fenêtre, si près que son souffle ternissait les vitres.

Adèle, dans sa chambre, venait de crier: —Entrez!

Au fond, une porte s'ouvrit et l'homme à barbe noir parut. . . . L'inspecteur Graffe n'eut pas le temps d'en voir davantage. La domestique, faisant signe à l'inconnu d'attendre, s'approcha de son balcon et ferma la fenêtre.

Quand l'inspecteur Graffe vit sa curiosité brusquement frustrée par la précaution d'Adèle, il eut derrière la quipure des rideaux, un violent geste de dépit.

—Le diable emporte la pécore! gonda-t-il.

Et il fit, d'un pas nerveux, le tour de sa chambre en proférant de vagues exclamations.

Mais la police était habituée aux vicissitudes de la vie. Sa colère se calma vite. Il revint s'asseoir à son poste d'observation.

La situation lui apparut alors nettement.

L'inconnu à barbe noire était probablement l'homme de la lettre brûlée et du rendez-vous de la cathédrale. Une fausse barbe suffisait à modifier sa physionomie.

Dès lors, quel était le parti à prendre? Suivre cet individu à sa sortie du bureau de placement et percer les ténèbres dont il s'enveloppait? . . . Cette piste était tentante. . . . Toutefois, n'était-ce pas s'engager un peu à la légère? Et si ce buveur d'absinthe n'avait rien de commun avec l'homme à longues moustaches signalés par les enquêtes de Brisefor, ne risquait-on pas, en le suivant, de perdre un temps incalculable et de lâcher sottement la proie pour l'ombre?

Brisefor seul aurait pu trancher la question. Car il avait vu de près, lui, l'homme aux moustaches noires, sur lequel Foire-le-Roy, le fameux jour du rendez-vous de la cathédrale. . . . Immobile près de sa table, Brisefor ne pressait nullement l'inquiet. Graffe en déduisait que la tournure et le visage du buveur d'absinthe n'avaient éveillé aucun souvenir dans l'esprit de l'ancien sergent de grenadiers.

Il est vrai que le vieillard, peu habitué à supercherias du maquillage, avait pu être dérouter par la fausse barbe.

Car Graffe, avec son expérience et son flair professionnels, ne s'y trompait pas. La longue barbe noire était postiche, cela sautait aux yeux: sa forme, ses attaches le criaient hautement; et, plusieurs fois, l'homme en sautant sur son absinthe, avait porté la main à sa joue, comme s'il avait craint de voir son luxuriant système pileux se détacher.